



UN NOUVEAU CABREL. Cinq ans après *In extremis*, Francis Cabrel va publier son quatorzième album studio: *A l'aube revenant* est annoncé pour le 16 octobre (Columbia / Sony Music). Un premier extrait, *Te ressembler*, est déjà disponible, où le chanteur rend hommage à son père. www.franciscabrel.com.

«C'est miraculeux, 40 ans»

Indochine fête ses 40 ans, en sortant une impressionnante collection de singles. Rencontre avec Nicola Sirkis, chanteur et fondateur d'un groupe qui a marqué le pop-rock français «et la vie de beaucoup de gens».

ÉRIC BULLIARD

Dans ce grand hôtel genevois, Nicola Sirkis a la sourire: «Il y a pire comme métier», lâche-t-il face au lac. Le chanteur d'Indochine, seul rescapé des débuts, enchaîne les interviews pour un anniversaire peu commun: son groupe fête ses 40 ans, à travers deux albums réunissant l'ensemble de ses singles, ainsi que son nouveau tube, *Nos célébrations*. En attendant une tournée de cinq stades, en France, prévue en mai-juin 2021.

Nicola Sirkis: Quarante ans, c'est tellement irrationnel pour un groupe de rock ou pour un artiste! L'idée, c'est de montrer que ces 56 singles, parce qu'on les entend à la radio à l'insu de son plein gré, ont accompagné la vie de beaucoup de gens. Nous avons traversé cette période, en observateurs, et survécu à tout ce qui s'est passé. C'est miraculeux.

Le premier album de singles s'ouvre avec *J'ai demandé à la lune*, qui occupe une place particulière dans l'histoire du groupe...

Oui, c'était la renaissance. Le second volume, à venir en novembre, réunit les singles de 1981 à 2001: il représente les années de l'inconscience, de l'apogée et de la décadence. Celui-ci, de 2001 à 2021, c'est la renaissance... et l'éternité, c'est ça qui est fou!

Avec le recul, est-ce que vous comprenez ce creux des années 1990, où il était devenu de bon ton de mépriser Indochine?

On n'a pas compris, on l'a subi. J'ai toujours trouvé ça très injuste. Mais c'est le résumé du monde: brûler ce



Toujours soucieux de son image, Indochine a choisi les studios Harcourt pour ses nouvelles photos officielles. HARCOURT

«Dès les débuts d'Indochine, on nous disait que le nom était pourri et que ça ne marcherait jamais. Dès que ça a commencé à marcher, c'était: "Ça ne durera pas deux ans"...»

NICOLA SIRKIS

qu'on a adoré. Un jour, on élit un président, trois jours après on lui crache dessus... Je trouvais ce mépris ridicule. Et c'était cher payé, parce qu'il y avait des putains de bonnes chansons.

A un moment donné, le guitariste s'en va en disant qu'il a honte d'avoir joué dans ce groupe, la maison de disques nous jette comme une serpillière, mon frère meurt... Ça faisait beaucoup! Je me suis dit: «Je n'ai rien fait de coupable, je n'ai pas à subir ça.» Et le côté éternel des morceaux, j'y ai toujours cru. Peut-être naïvement. Revenir après tout ça donne encore plus de joie.

Dès les premiers mois d'Indochine, on nous disait que le nom était pourri et que ça ne marcherait jamais. Et quand ça a commencé à marcher, c'était: «Ça ne durera pas deux ans...» Donc: n'écoutez jamais personne, accrochez-vous à vos rêves!

Cette renaissance et plus largement votre succès passe aussi par les concerts...

Que ce soit en 1981, avec les anciens membres du groupe, ou avec ceux d'aujourd'hui, dès qu'Indochine monte sur scène, il se passe quelque chose d'impalpable, de magique, de fou... Est-ce que c'est moi? Est-ce que c'est l'aura du groupe? Je n'en sais rien. Les fans disent: «Ça ne s'explique pas, ça se vit...»

Les gens ne peuvent pas juger tant qu'ils n'ont pas vu Indochine sur scène. Le studio reste complètement égoïste: on est entre nous à nous autoglorifier! La vérité est dans les concerts.

Je pense aussi que le public doit sentir que chaque concert est important. Même si je suis malade ou fatigué, il n'y a jamais eu de soir où je n'avais pas envie d'y aller. C'est le dernier

endroit où il reste de la spontanéité, où tout est possible. On peut passer par les cris, les joies, les pleurs... On devient fou dans un concert!

A 60 ans, quel effet cela fait-il de chanter des chansons écrites à 20 ans?

Ça me fait surtout marrer de voir des gens qui les chantent alors qu'ils n'étaient pas nés quand on les a écrites... Pour moi, cela ne fait aucune différence. J'ai la chance énorme de pouvoir puiser dans un répertoire de 180 ou 190 morceaux et même si c'est une chanson qui a plus de trente ans, le public la connaît.

Ce qui est marrant, aussi, c'est que le rock, au départ, est clivant: généralement, les enfants n'écoutent pas la musique de leurs parents. Aujourd'hui, on vient aux concerts d'Indochine en famille. Nous fédérons les générations, nous en sommes à la quatrième. Alors que nous avons des thèmes graves comme l'anorexie, le harcèlement, l'intolérance sexuelle...

Vous avez toujours abordé ce genre de sujets, mais pas forcément de manière frontale...

C'est une observation, mais aussi une dénonciation. On met le doigt là où il ne faut pas, tout en évitant l'apitoiement, la démagogie, le message judéo-chrétien: «Ce n'est pas bien ce que tu as fait...» Il n'y a pas une journée sans que quelqu'un me dise «la chanson *Troisième sexe* – ou *College Boy*, ou *June*... – m'a aidé à vivre.» C'est très touchant.

Commencer par un tube comme *L'aventurier* aurait pu être paralysant...

Mais ça m'a paralysé! C'était une catastrophe: je n'ai pas apprécié comme quelqu'un d'autre qui serait numéro un, en sortant tous les soirs et en fêtant ce succès. Je me suis dit: «Bon, là, les affaires vont devenir sérieuses. Si on est numéro un, il ne faut pas que le prochain soit numéro 7.»

On est entré dans un axe de compétition qui me saoulait. L'épreuve a commencé. Je n'avais pas envie d'être le groupe d'un seul single, j'avais envie d'écrire des albums. C'est génial, un tel succès, mais il amène beaucoup de problèmes. Il fallait travailler trois fois plus.

Quel regard portez-vous sur l'actuel renouveau de la chanson française?

J'écoute ce qui se passe, mais je reste très anglais, plutôt rock, dream-pop... Jusqu'à 15 ans, j'ai habité Bruxelles, où l'on avait toutes les radios pirates anglaises: j'ai été éduqué au rock, Beatles, Stones, T-Rex... Quand je suis arrivé à Paris, il y avait les trois F: François Valéry, Frédéric François et Claude François... C'était un réel choc! C'est ça, la musique, ici? Après, j'ai cherché, j'ai vu Higelin, Souchon, Voulzy, Gainsbourg, Dutronc, Renaud, plein de beaux trucs.

J'aime les filles qui font du rock. J'ai créé un label qui s'appelle KMS Disques, où j'ai sorti *Girls don't cry*, une compilation de groupes de rock féminins, anglais, espagnols, américains. J'ai aussi signé Toybloïd, le groupe de ma nièce, et Requin Chagrin, qui va sortir son deuxième album.

Il y a des artistes actuels comme Clara Luciani ou Angèle que j'aime beaucoup. A un moment donné, on a voulu que toute cette vague-là rende hommage à Indochine... Mais pas question! Vous ferez ça quand je serai mort! ■

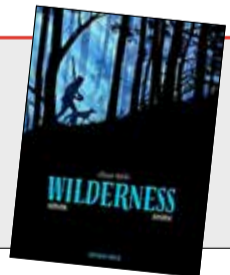
Indochine, Single collection 1, 2001 - 2021, Sony Music. www.indo.fr

NOTRE AVIS:

BANDE DESSINÉE

Ozanam et Bandini
WILDERNESS
Soleil

NOTRE AVIS:



Le poids sauvage du passé

En 1899, Abel Truman est un vieil homme usé qui vit en ermite sur la côte du Pacifique. Ancien soldat traumatisé de la guerre de Sécession, il s'est exclu volontairement de l'humanité après la mort de sa fille et de sa femme. Depuis plus de trente ans, il ressasse son passé en noir et blanc jusqu'à décider de partir le retrouver. Accompagné de son chien, en aussi mauvais état que lui, il déambule avec les fantômes de sa vie. Et ceux-ci ne vont pas tarder à le rattraper. Entre rencontres violentes et retrouvailles inattendues, la rédemption semble enfin possible pour cet ermite en lutte contre le poids des secrets et celui des souvenirs.

Avec *Wilderness*, Antoine Ozanam (scénario) et Bandini (dessin) adaptent en bande dessinée le premier roman éponyme de Lance Weller, paru en 2013. La construction linéaire du récit – le voyage d'Abel – et le recours à de nombreux flash-back apportent au texte une profondeur psychologique qui s'étoffe au fil des pages. De son côté, le graphisme élégant – souligné par un magnifique travail sur les couleurs – évoque avec subtilité la violence d'un monde toujours sauvage, où l'humanité sous toutes ses formes se déchire pour, peut-être, pouvoir un jour se retrouver. RM

MUSIQUE

Jason Molina
EIGHT GATES
Secretly Canadian

NOTRE AVIS:



Un chef-d'œuvre trop tard

Jason Molina est mort en 2013. Alcoolique forcené, le natif de l'Ohio n'avait que 39 ans. Mais il laisse une riche discographie que les générations actuelles redécouvrent par bribes. Mieux encore: un nouvel album vient de sortir, *Eight gates*, une collection de neuf titres inédits, enregistrés dans les années 2000.

Seul avec sa guitare acoustique à peine frottée, le songwriter maugrée son spleen, presque à cappella, avec sa poignante voix de fausset. Souvent inachevées, ses chansons vacillent comme un château de cartes, à l'image de *She says* et ses mélodies désenchantées ou *Thistle blue*, dont on se demande pourquoi elle fut jadis délaissée. Toujours dans un dénuement assumé, l'Américain signe des complaintes d'une beauté ténébreuse (*Fire on the rail*), parfois accompagné d'un violon (*Old worry*) ou de quelques notes de synthés (*Be told the truth*). Et quand une basse et une batterie s'invitent au bal, Jason Molina grave *Shadow answers the wall*, nouvelle preuve qu'il était bel et bien une figure de proue du renouveau de l'americana, aux côtés de Will Oldham, Kurt Wagner ou Vic Chesnutt. CD

LIVRES

Eugène
LE MAMMOUTH ET LE VIRUS
Slatkine, 176 pages

NOTRE AVIS:



Au temps du confinement

Le 12 mars, Eugène, son épouse et leur fils de trois ans et demi rejoignent un chalet d'Héremence pour le week-end. Quelques heures plus tard, effarement: le Conseil fédéral annonce la fermeture des écoles, crèches, bibliothèques... Ils décident de rester à la montagne pour vivre ce drôle de confinement.

Avec *Le mammouth et le virus*, l'écrivain vaudois propose un journal de cette période hallucinante, où les histoires racontées à son garçon se mêlent à l'inquiétude face à une situation qu'aucun scénariste de blockbuster n'aurait osé imaginer.

Eugène fait preuve d'auto-ironie et d'un sens de la formule affûté pour retracer ces semaines irrégulières. Il s'énerve face à «l'oreiller de paresse» de Guy Parmelin, s'émerveille face à l'arbre qui fleurit dans le jardin, tout en trouvant affligeant de ne pas savoir reconnaître un pommier. Drôle, tendre, revigorant, son livre (dont il avait donné quelques extraits dans *La Gruyère* du 25 avril) se présente aussi comme le journal lucide d'un père qui cherche à préserver l'imaginaire de son fils. Et qui découvre, dans des circonstances extraordinaires, le bonheur des plaisirs ordinaires: «Il a fallu une pandémie mondiale pour que je joue avec mon fils au bord d'une rivière.» EB